

Le soir nous allons aux bazars, promenade divertissante parmi toutes. Chaque corps de métier a sa rue et y règne en maître. Ici on vend des chibbouks, sortes de pipes emmanchées d'un tuyau de bois précieux, habilement foré et mesurant de un à deux mètres de long. Là s'étalent les riches étoffes du Caire. Nous devons nous y payer un couffieh, indispensable quand on voyage en Orient. Plus loin les orfèvres nous assourdissent avec leurs martelets, modelant sans relâche les plus durs métaux. Le travail de ces ouvriers est remarquable. Notre admiration les flatte. Ils nous offrent un siège. De là à nous servir un café il n'y a pas loin. Le café amènera une proposition d'affaires, ce qui n'entre pas dans notre programme. Le bazar de la sellerie est très joli. Celui des cordonniers sent mauvais. Les marchands de parfums nous offrent une compensation dans leurs fameuses essences de rose et de benjoin. Nous avons beau réclamer, ils nous en aspergent avec prodigalité. Veulent-ils nous transformer en réclame ambulante? Peut-être. Personnellement leurs avances nous laissent insensibles, et si nous tenons à tout voir, nous tenons encore plus à ne rien acheter.

La mosquée El-Azhar n'est pas seulement une mosquée. A ce seul titre, d'après ce que j'ai dit hier, je n'irais pas la visiter; c'est surtout la grande université musulmane. Nous en sommes à quelques pas, arrivons-y. En entrant, j'observe que les mêmes préjugés religieux d'après lesquels,

pour pénétrer dans le lieu saint, nous devons prendre une chaussure de plus, obligent certains Arabes à ne se présenter à Mahomet qu'avec quelques cheveux de moins. Quiconque veut être étudiant à El-Azhar doit se faire raser la tête. Trois barbiers sont en train d'exécuter trois patients.

Dans la cour ouverte, où nous pénétrons à travers deux petites mosquées, on a distribué par groupes les enfants qui veulent apprendre à lire et à écrire. Ces deux sciences s'enseignent à la fois, car les élèves prononcent en chantant la syllabe qu'ils écrivent. C'est un tintamarre cadencé des plus énervants. Bien que la vaste cour soit entourée d'un cloître ogival, les pauvres petits boivent le soleil sans se plaindre. A chaque être son élément : celui de l'Arabe, c'est le soleil.

Le sanctuaire, ou Léouân, est peuplé d'une génération plus mûre. A travers une forêt de colonnes réparties sur neuf rangs, cinq à six mille jeunes hommes étudient le Coran. Ils sont venus de tous pays pour acheter, par un long et pénible labeur, le titre de cheïks ou de khatibs, selon leurs succès universitaires. L'inscription officielle dans l'une des diverses catégories d'imans leur assure une influence religieuse partout où ils voudront s'établir. En attendant ils semblent s'escrimer à réaliser le mouvement perpétuel.

S'imaginent-ils peut-être que les oscillations de la tête, les contorsions cadencées du corps contribuent à graver dans la mémoire une page de

leçon? S'il y avait, à ce point de vue, une influence réelle du physique sur l'intellectuel, je déclare qu'avant peu chacun d'eux devrait être couronné cheïk et docteur.

Ils sont divisés selon les quatre rites de l'Islam suivis en Égypte. On distribue à ceux qui sont pauvres une ration quotidienne de mauvais pain, de poisson salé ou de lentilles. Plusieurs n'ont d'autre domicile que la mosquée, où ils passent les huit années requises pour le complètement de leurs études. Quelques armoires, appliquées aux murs, abritent leurs livres, leurs provisions et leur linge, quand ils en ont. Plus d'un, comme Diogène, porte tout avec lui et ne s'en débarrasse que pour le laver en bloc dans le Nil, procédant ainsi dans le plus léger des costumes à la plus complète des lessives. Des nattes entretiennent sur le parvis les nombreux insectes que ces amis de la science font éclore. On ne sort jamais de là comme on y était entré. Cependant une idée sérieuse domine ces détails, c'est la décisive influence que ces jeunes gens viennent acheter ici. Forts dans l'erreur, ils iront partout faire échec aux missionnaires de l'Évangile. Plus d'un sortira de ce sanctuaire avec assez de fanatisme dans l'âme pour prêcher la guerre sainte contre quiconque représente la civilisation et le progrès. Ainsi au pied de ces colonnes, débris de vieux temples païens, l'erreur se recueille, se retrempe, s'organise. Elle sort puissante pour se défendre, sinon terrible pour attaquer. Quel problème que le règne

douze fois séculaire, et qui n'est pas près de finir, de cet islamisme toujours triomphant et invulnérable là où il s'est une fois installé!

La journée se termine par une promenade dans les allées de Choubra. Les fameux sycomores y sont en mauvais état, et les lebbaks (acacias verts), dont l'effet est très beau quand ils sont en fleur, tendent à les supplanter. Nous donnons un coup d'œil au superbe palais et au jardin qui sont sur notre passage. La maison des dames du Bon-Pasteur d'Angers nous retient un peu plus longtemps. L'œuvre des Madeleines est si belle! Parmi ces repentantes, surprise agréable, il en est une qui m'a entendu dans mes débuts de prédicateur à Avignon. Il y a quelques vingt ans de cela. Le bon grain jeté au pied du palais des papes est venu éclore à l'ombre des jardins du pacha.

Héliopolis, jeudi 1^{er} mars.

Deux aimables compagnons de route, M. le duc d'Harcourt et un prélat romain, se joignent à nous. Le frère Directeur et le frère Angelème sont aussi de la partie. Nos voitures nous emportent vers les ruines d'Héliopolis. En quittant la ville, nous lisons sur une planche noire clouée au coin d'un mur : *Hôpital européen*. L'hôpital doit être cette modeste maison et ce petit enclos qui rivalise avec ce qui l'entoure de désolante stérilité. Est-ce une dérision, et les consuls de l'Europe n'ont-ils pu élever

aux pauvres malades d'autre palais que celui-ci? A El-Koubbeh le vice-roi possède un château et un parc qui auraient pu servir de modèle. La route, assez mal entretenue, s'engage bientôt à travers une plantation d'oliviers qui végètent. Cet arbre aime les terrains pierreux, il n'a ici que du sable et du limon. En une heure nous atteignons le village de Mataryeh, puis un bois de citronniers et enfin le *jardin de Baume*, où nous mettons pied à terre pour saluer l'*arbre de la Vierge*.

Une très ancienne légende copte raconte naïvement que la sainte Famille, arrivant en Égypte, s'arrêta à Mataryeh. Joseph avait soif, une source jaillit de terre pour le désaltérer; la Vierge était fatiguée, un sycomore ouvrit ses bras et lui offrit un siège, et l'enfant Jésus, bénissant la source, l'arbre et le jardin, leur donna des propriétés merveilleuses. Alors les baumiers, qui n'avaient jamais réussi, arrosés par l'eau miraculeuse, se développèrent.

Aujourd'hui il n'y a ni baumiers ni source, et l'arbre que nous voyons n'est pas deux fois séculaire.

Il n'y a plus de baumiers, non seulement ici, mais dans toute l'Égypte. Cléopâtre avait fait venir cet arbre de Judée avec de la terre d'Engaddi pour l'entretenir. A la mort de la capricieuse reine, la terre dut lui manquer, et il a disparu. Selon Josèphe, il était arrivé en Palestine parmi les présents que la reine de Saba offrit à Salomon. C'est le cas de dire qu'ayant quitté les pays où on

l'avait transplanté, il est retourné là d'où il était venu. On ne le trouve plus qu'entre la Mekke et Médine et dans les environs de Souakim.

Il n'y a plus de source, ou du moins elle n'est plus visible dans ce large puits, d'où une noria, mue par deux buffles noirs, fait sans cesse monter une eau absolument semblable à celle des sakkiehs voisines. Cette eau provient des infiltrations du Nil, dont elle conserve toujours le niveau.

Quant au sycomore, il ressemble à ceux que nous avons vus aux allées de Choubra. Les feuilles de cet arbre rappellent celles de l'aune et sont persistantes. Sur ses bras de géant poussent, en été et en automne, par touffes, des figues d'un blanc jaunâtre. On en accélère la maturité par une incision faite près de l'œil. Ce fut l'occupation d'Amos, berger et piqueur de figues¹, avant d'être prophète. Le bois de sycomore, sans fil et incorruptible, était utilisé surtout à faire les sarcophages des momies. L'arbre que nous examinons ici a deux branches principales qui se dégagent d'un tronc cruellement travaillé par les ans. Ces branches, couvertes d'inscriptions, — on sait que Kléber lui-même, après la victoire d'Héliopolis, de la pointe de son sabre, y grava la sienne, — se subdivisent en une multitude de rameaux secondaires, qu'une barrière à claire-voie, couverte d'un vigoureux jasmin, ne suffit pas à protéger sur ses huit mètres de pourtour. Nous

¹ Amos, VII, 14.

cueillons quelques feuilles, et un Arabe nous offre une branche. Il est démontré pour nous que l'arbre actuel n'est pas même celui que l'on vénérât ici à la fin du XVII^e siècle, et qui, d'après le dessin d'un pèlerin de cette époque, avait la forme d'un Y renversé. C'est sous le pont naturel formé par ses deux jambes que la sainte Vierge aurait trouvé un refuge¹. En 1656, une moitié de ce vieux sycomore tomba, et fut déposée comme relique dans l'église des Franciscains du Caire. L'autre moitié dura jusqu'en 1694 et disparut à son tour.

Mais s'il n'y a ni baume, ni source, ni arbre, ne reste-t-il pas ici un antique et respectable souvenir? Pourquoi aurait-on placé en ce site, plutôt qu'ailleurs, le lieu traditionnel où la sainte Famille s'arrêta? Rien ne recommande ce jardin aux auteurs d'une légende. S'il s'était agi du temple même d'Héliopolis, où le vrai Dieu, se montrant à la face des idoles, les faisait chanceler sur leurs autels et tomber pêle-mêle dans la poussière, l'invention se comprendrait; mais en pleine campagne, pas d'antithèse, pas de situation indiquée. Cependant dès la plus haute antiquité il y a eu ici une église, dont la dédicace est fêtée le 14 juin (8 paoni) dans le calendrier Copte. Pourquoi, en dehors de toutes les raisons mystiques à invoquer, trouve-

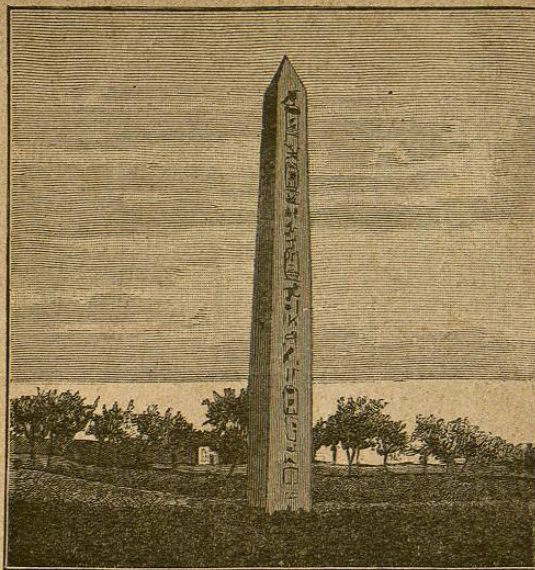
¹ Voir le dessin du P. Bernardin-Amico dans le *Tratato delle piante e imagini*, etc., Rome, 1609, in-fol., ou la charmante brochure *L'Arbre de la Vierge* du R. P. Jullien S. J., un des hommes les plus cultivés et les plus aimables que nous ayons rencontrés en Orient.

rait-on invraisemblable que la sainte Famille, allant chercher un refuge auprès de quelques amis à Babylone, ait fait ici une station dont l'Église naissante garda le souvenir? Sacrifions la légende, qui gâte toujours ce qu'elle touche, et conservons le fait. Les pères Jésuites ont élevé non loin d'ici un gracieux sanctuaire où nous allons prier.

Si Mataryeh vient du copte Ma-ta-ra, et signifie la *Ville du soleil*, il faut en conclure qu'Héliopolis s'étendait jusqu'ici. En réalité, nous apercevons, à un kilomètre de distance, l'obélisque marquant la place où fut le grand temple de l'antique cité. A travers des champs soigneusement cultivés, en dix minutes nos voitures nous déposent auprès d'immenses décombres; ce sont les murs ruinés d'Héliopolis. Construits en briques crues de forte dimension et liées par un mortier mêlé de jonc et de paille, comme à Tanis et à Pithom, ils mesurent en certains endroits jusqu'à quinze mètres de largeur. Généralement peu élevés au-dessus du sol, ils laissent voir des brèches où furent les anciennes portes. Ici comme à Memphis, tout ce qui était en pierre dure a été employé à bâtir les maisons du Caire ou à faire de la chaux. Les restes de fours qu'on trouve çà et là en sont la preuve.

L'enceinte, très correctement rectangulaire à l'Orient, se ferme d'une façon assez capricieuse et irrégulière à l'occident. De ce côté était la porte principale; on y a trouvé des débris de sphinx.

Comme l'obélisque qui subsiste est dans l'axe de cette porte, on peut croire qu'une avenue de ces êtres fantastiques, ici comme dans les plus célèbres sanctuaires de l'Égypte, conduisait aux obélisques précédant le temple proprement dit. Ce temple a dû être au levant de l'obélisque, et par conséquent dans la direction des arbres qui rejoignent le chemin de Mataryeh. En réalité on n'en voit pas de trace, mais il ne faut pas oublier que le niveau du terrain a été exhaussé ici de cinq à six mètres par les alluvions du Nil. La preuve en est dans l'obélisque qui se trouve enfoui par sa base de huit à dix mètres dans le sol. Dans cette ruine universelle, le monolithe superbe est seul resté debout. C'est le frère de ceux que l'on voit à Rome devant Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Monte-Citorio et à la place du Peuple. Deux autres dits les aiguilles de Cléopâtre, à Alexandrie, et celui du vieux cirque, à Constantinople, firent encore partie de l'incomparable groupe d'Héliopolis. Un neuvième tomba ici en 1160 et se brisa. Plusieurs ont disparu après avoir longtemps jonché la terre, mais ils n'avaient pas les mêmes proportions. Celui que nous contemplons mesure dix-neuf mètres au-dessus du sol, où il est enseveli de six pieds au moins, sans compter le piédestal, qui est d'une belle hauteur. Au sommet de l'obélisque fut un revêtement de cuivre. On y avait gravé un homme assis et tourné vers l'orient. Le cartouche d'Osirtasen I, de la XII^e dynastie, établit qu'il est le plus ancien de l'Égypte. Une inscription, répétée sur



L'obélisque d'Héliopolis.



Touffes de papyrus sur le Nil.

les quatre faces, est en partie couverte par des nids d'abeilles maçonneses. C'est du côté du nord qu'il est plus aisé de la lire. Je la transcris en français, pour donner l'idée des éloges dithyrambiques que se décernaient les plus obscurs des Pharaons.

L'Horus du soleil,
 La vie de ce qui est né,
 Le roi de la haute et basse terre,
 Kakheperka,
 Le seigneur de la double couronne,
 La vie de tout ce qui est né,
 Le fils du Soleil-Dieu Ra,
 Osirtasen,
 L'ami des esprits de On,
 Toujours vivant,
 L'Hor (épervier) d'or,
 La vie de ce qui est né,
 Le Dieu bon,
 Kakheperka,
 A exécuté cette œuvre
 Au commencement du cycle de 30 ans.
 Il dispense la vie à toujours.

Strabon prétend que les obélisques debout de son temps portaient la trace du feu qui, par l'ordre de Cambyse, avait dévoré le temple. On ne voit pas que cette observation soit exacte pour le monolithe qui reste ici.

C'est dans ce fameux temple de Pé-Râ que les prêtres élevaient le bœuf Mnévis, l'âme de Râ, tandis que le bœuf Apis, ou l'âme d'Osiris, était nourri à Memphis dans le temple de Phtah. Ici encore, disait-on, le phénix, chaque cinq cents ans,

arrivait des pays du soleil pour rendre le dernier soupir sur un bûcher d'encens et de myrrhe, et retrouver aussitôt une vie nouvelle.

Un manuscrit du British Museum donne des détails curieux sur le vaste édifice, ses dépendances et son personnel au temps de Ramsès III et IV. Plus de douze mille personnes logeaient dans l'enceinte sacrée et vauaient au service du culte. Strabon dit que quand il visita Héliopolis, elle était en pleine décadence. De tous ces prêtres, renommés par leur savoir en astronomie, en mathématiques, en histoire, en philosophie, et dans la connaissance de la nature, il ne restait que des sacrificateurs ignorants et des cicerone d'une suffisance ridicule. On lui montra toutefois la maison où Platon et Eudoxe l'astronome avaient vécu durant les trois années qu'ils passèrent à Héliopolis. L'observatoire d'Eudoxe était encore debout.

Nous jetons un dernier coup d'œil sur ce champ désert, qui fut jadis le grand centre intellectuel du monde égyptien. Est-ce ici que Moïse fut initié à la sagesse de ses contemporains? Les Grecs venaient s'y instruire. Hérodote y apprit l'histoire du pays, et Manéthon, un des prêtres du temple, l'écrivit. Joseph y épousa Aseneth, la fille d'un prêtre nommé Putiphar. L'antique On, le Beth-Shemesh de l'Écriture, a fait place à un misérable village, Tell-el-Hesn, où vivent quelques Bédouins.

Un Français a fondé non loin d'ici un parc d'autruches. Ces animaux, élevés en plein air, à l'entrée

du désert, méritent d'être visités. On les sectionne par rang d'âge. Nous traversons la cour des plus jeunes. Ils sont d'un gris roussâtre, tacheté de noir sur la tête. Derrière le cou ces taches s'allongent et produisent un bel effet. Mais voici les mères alertes et vigoureuses. La plupart dépassent aisément deux mètres de haut. Leur tête, qui ondule gracieusement avec ses grands yeux vifs, ombragés de longs cils, leurs jambes fortement musclées, leurs pieds charnus, renforcés d'écaillés et bifurqués, font songer au dromadaire. Si celui-ci est le vaisseau du désert, celles-là en seraient aisément les estafettes. Quelle vivacité dans les mouvements! Se sentent-elles captives? Je ne le crois pas, car ainsi installées dans le sable aride, sous le soleil brûlant et dans ces vastes espaces où elles tourbillonnent à l'aise, l'illusion doit leur être facile. Pour la rendre plus complète le khamsin qui se lève, nous inonde de poussière et nous crève les yeux. Ces animaux se reproduisent dans de riches proportions. Les œufs, pondus par douzaines, éclosent artificiellement dans des boîtes aménagées tout exprès. Les plumes de leurs queues et de leurs ailes sont d'un grand revenu. Elles vont en Europe orner la tête des femmes et celle des guerriers. Il y a, paraît-il, dans les molles ondulations de ce fragile colifichet des charmes si variés, qu'il se trouve aussi bien à sa place dans la blonde chevelure de l'enfant que sur le terrible cimier d'Hector.

En sortant du parc, dont l'administrateur, avec

une politesse exquise, nous a fait les honneurs, nous remarquons, près de la porte, un grand arbuste peu commun. Les fruits, vrais petits ballons gonflés, se brisent quand on les touche et laissent échapper des graines à aigrettes que le vent emporte aussitôt. On les appelle des pommes de Sodome. En trouverons-nous au bord de la mer Morte, où Josèphe signalait jadis leur existence éphémère? Notre prélat, qui est un botaniste distingué, appelle l'arbuste *calotropis procera*. C'est l'asclépiade géante.

Notre soirée se passe à la maison de campagne des Frères. A travers le khamsin, M. Vigouroux, escorté du frère Angelème, va visiter l'intérieur d'une maison arabe. Voir celle du jardinier me suffit pour aujourd'hui. Ce vent du désert vous étouffe. Le sable qu'il porte est brûlant. Je cherche à l'oublier en regardant deux buffles qui tournent une sakkieh et montent patiemment l'eau limpide et abondante qui arrose le jardin. Le spectacle est peu récréatif, mais je m'imagine qu'il est rafraîchissant, et j'oublie tout ce qu'il y a de hideux dans ces pauvres animaux avec leur museau relevé, leurs grands yeux rouges à fleur de tête, leur peau noire et dégarnie de poils.

Non loin du lieu où ils exécutent leurs évolutions se trouve une maison en ruines. Or un charmeur de serpents vient de venir. Il a tout d'abord humé l'air et comme flairé la vieille muraille. Puis, exhibant de son sein trois couleuvres, il a demandé si l'on tenait à en voir sortir d'autres des

pierres lézardées qu'il indiquait. Sa proposition étant accueillie avec autant d'empressement que de curiosité, il s'est mis à siffler et puis à fredonner un air fort engageant, paraît-il, pour des serpents, car aussitôt deux d'entre eux, sortant de leur retraite, se sont suspendus au linteau de la porte. Après de longs balancements, au rythme de la monotone musique, ils ont fini par se laisser tomber à terre. Puis, moitié rampant, moitié dressés sur leur ventre, dardant leur langue fourchue, ils se sont mis à la disposition du charmeur, qui les a pris et les a emportés dans son sein.

Qu'y a-t-il de sérieux dans ces expériences? Nous aurions voulu voir un de ces Psylles changer devant nous, comme autrefois devant Pharaon, l'hajé, ou l'aspic des anciens, en bâton, et l'obliger à faire le mort. Il paraît qu'on obtient ce résultat en crachant dans la bouche du reptile, en l'étendant à terre et en exerçant une pression sur sa tête. La catalepsie devient alors complète. Malheureusement il ne nous a pas été possible de trouver au Caire un de ces jongleurs, héritiers directs de ceux qui contrefirent jadis les miracles de Moïse. Il y en a pourtant. Peut-être le frère Angelème estime-t-il qu'ils sont des suppôts de Satan? Cette raison lui a paru suffisante pour ne pas nous les amener.

Le musée des antiquités arabes, à la mosquée d'Hakem, m'intéresse fort peu malgré les moucharabieh finement sculptés, les portes ciselées, les armoires antiques, les lampes de verre, les lustres